



**LITTÉRATURE**  
Plutôt chat que femme?  
Page F 3



**LITTÉRATURE**  
Les chemins de Jack Kerouac  
Page F 5

# LIVRES



Dessins tirés du nouvel album de Thierry Labrosse, *Ab irato*

SOURCE VENTS D'OUEST

## Dans l'enfer de la ville

Après trois ans d'absence, deux grands bédéistes ont décidé d'investir les environnements urbains pour deux retours attendus. Au centre de la ville, projeté dans un Montréal futuriste et sous tension, Thierry Labrosse explore les sentiments humains sur fond de lutte des classes. À l'autre bout de la 20, une ville imaginaire qui ressemble vachement à Québec devient le terrain de jeu de Michel Falardeau, qui y marie graffitis et passion déchirante. Visite guidée.

FABIEN DEGLISE

**M**ontréal, square Viger. Depuis trois jours, un groupe de rebelles baptisés les «Bâtards de Dieu» a pris le contrôle de ce coin de la ville avec armes et drapeau. Nous sommes en 2111. La ville a partiellement disparu sous la montée des eaux, le mont Royal est la propriété d'une multinationale qui a fait de l'oratoire Saint-Joseph la porte d'entrée de son siège social, les trains sont désormais des monorails suspendus, et le clivage entre riches et pauvres, en un siècle, n'a fait qu'empirer.

Sur les barricades, les manifestants sont déterminés. Ils veulent que les vaccins d'éternité de la compagnie Jouvex ne soient plus accessibles qu'aux biens nantis. Tout le monde, y compris les enfants malades, devrait pouvoir en profiter sans frais, clament-ils. Montréal est sur le point de sombrer dans la guerre civile. Et c'est le moment que choisit le jeune Riel,

un rural dans la vingtaine naissante en quête de sensations fortes, pour débarquer en ville.

Les traits sensuels du visage féminin qui habite la première case, une certaine Cloalle âgée pourtant de 86 ans, ne laissent aucune place au doute: le premier tome de cette toute nouvelle série *Ab irato* (Vents d'Ouest) est bel et bien signé Thierry Labrosse, le bédéiste obsédé par les femmes et surtout leur beauté, qu'il arrive si bien à capturer dans ses lignes.

Après trois ans d'absence, l'homme qui a mis en image chez Soleil, au début de ce siècle, les courbes de la justice internationale Moréa, marque cette semaine un retour en force avec cette incursion dans ce Montréal où l'on n'aimerait pas vivre, mais où Riel va rencontrer l'amour et la richesse des rapports humains. Labrosse y est en total contrôle du récit, puisqu'il signe pour la

première fois de sa vie le dessin et le scénario de ce premier tome, intitulé *Riel*.

«Il a fallu que j'apprenne à écrire, à construire une histoire qui se tient», lance l'auteur, atterrit dans la cuisine de son studio montréalais. *Le Devoir* l'a rencontré cette semaine dans ce capharnaüm consacré à la création, qu'il partage avec un autre grand du 9<sup>e</sup> art, Régis Loisel, sur une petite rue de l'arrondissement d'Outremont. «J'étais rendu là dans mon développement d'auteur. Avec *Moréa* [sa précédente série en cinq tomes, coécrite avec Arleston], je n'ai pas réussi à exprimer cette

bédé urbaine de science-fiction dont je rêve depuis longtemps. Là, finalement, c'est fait: je crache le morceau.»

Les amateurs de récits d'anticipation, où les destins se croisent et où la jeunesse se vautre dans ses idéaux

et dans une profonde légèreté, sur fond d'environnement postatomique, seront donc servis. Avec *Ab irato* — locution adverbiale latine qui veut dire «sous l'empire de la colère» —, Thierry Labrosse a décidé de révéler sa vraie nature. Une nature fascinée, on le savait déjà, par les in-

teractions entre des humains perdus dans la jungle urbaine, mais aussi indignée par les injustices sociales, les abus de pouvoir et le manque de conscience individuelle face à notre destin collectif sur une planète que l'on nous prête, le temps d'une vie.

«C'est ce que j'avais envie de dessiner, dit Thierry Labrosse, qui bosse actuellement sur les 12 premières planches du deuxième chapitre de cette histoire. *Amener l'action à Montréal, un siècle plus tard, me permet de multiplier les travers de notre société par 10 pour questionner le présent. Ça sert le récit. Et si ça peut servir à une prise de conscience, eh bien ce sera une bonne chose, même si ce n'est pas l'effet recherché.*»

L'engagement est subtil, mais il s'ancre sur les enjeux, les angoisses et les grands questionnements de notre temps.

Comment? En donnant vie à une rue Saint-Denis navigable en raison de l'inertie collective face au réchauffement climatique. Il y questionne en quelques cases notre rapport à l'environnement.

Ailleurs, c'est un bien collectif, la «montagne» privatisée, qui interpelle le lecteur et vient mettre en relief ce qui «met en colère» le créateur: le copinage entre le politique et l'industriel. «Les corporations ont

VOIR PAGE F 2: ENFER

## Enfin, un vrai palmarès!

Le palmarès Gaspard-*Le Devoir* voit le jour

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

**U**n autre palmarès des ventes de livres? Non. Celui que publie à compter de cette semaine *Le Devoir*, en partenariat avec la Banque de titres de langue française (BTLF), est unique. Le palmarès Gaspard-*Le Devoir* est en effet le seul à fonder ses résultats sur une étude exhaus-

sive et objective des ventes d'un vaste réseau de librairies. Autrement dit, il offre un véritable instantané, précis et fiable, des ventes de livres chez nous et non pas le reflet de l'activité ou des intérêts de marchands.

Ce sont 141 points de vente qui, à la suite de rapports hebdomadaires, permettent d'établir cette liste des meilleurs vendeurs dans quatre champs précis: la littérature québécoi-

se, la littérature étrangère, les essais québécois et les essais étrangers. Il s'agit ainsi du seul palmarès à offrir un instantané précis de l'activité dans les librairies d'ici. Vous trouverez désormais ce palmarès en page 3 de votre cahier Livres, tous les samedis.

Créée en 1996, la BTLF a pour mission de favoriser la diffusion et la commercialisation des livres de langue française.

La BTLF anime Gaspard, un système d'information sur les ventes qui permet, entre autres choses, d'effectuer des analyses fines du marché du livre français. Notre nouveau palmarès est lié de très près à cet outil précieux — d'où son titre — et témoigne de la confiance du *Devoir* à l'égard de la fiabilité et de l'indépendance de ce service d'analyse des ventes de livres.

De tels outils existaient déjà

en Europe, aux États-Unis et au Canada anglais. Mais il s'agit d'une première au Québec. Désormais, la parution hebdomadaire de ce palmarès devrait décourager des inventions commerciales où prime avant tout l'esprit de négoce.

En France, de longue date, les éditeurs doivent révéler leurs tirages. Rien de tel ici, où les inventions sur les tirages ont longtemps fait partie des

termes usuels d'une rhétorique marchande. Si bien que les critiques et le public ont peu à peu appris à se méfier des chiffres de vente avancés par la confrérie des éditeurs. On ne pourra plus voir des gens prétendre avoir vendu 10 000 ou 100 000 exemplaires sans que cela ne se reflète dans le palmarès Gaspard-*Le Devoir*.

VOIR PAGE F 2: PALMARÈS

# LIVRES

## ENFER

SUITE DE LA PAGE F 1

aujourd'hui un pouvoir démesuré, dit-il. Les politiciens sont à la merci de ces groupes qui peuvent faire tout ce qu'ils veulent sans se soucier du bien commun. Et la bande dessinée peut servir à dénoncer ça.»

En puisant dans les univers visuels de Mad Max, Blade Runner et autres films apocalyptiques cultes des années 80, ce premier volet d'une série qui doit se poursuivre sur cinq ans, au rythme d'un album par année, arrive finalement très vite à atteindre son objectif de dépaysement et de divertissement, sans trop bousculer le cadre formel de ces aventures futuristes qui, depuis quelques années, foisonnent dans le monde du 9<sup>e</sup> art.

Labrosse le fait aussi, avec un brin d'humour d'ailleurs, en imaginant des policiers en bateau dans les rues de la métropole, en transformant la rue Duluth en nouveau Red Light où les femmes — forcément dessinées avec une efficacité redoutable — s'exposent en vitrine, et aussi en imaginant une opération policière musclée dans le métro de Montréal, pages 13 et 14, où, les rames, sur pneumatiques, sont étrangement similaires à celles que l'on trouve aujourd'hui en ville. Ailleurs pourtant, dans ce Montréal 2111, les autres modes de transport ont tous terriblement évolué.

«En 100 ans, les appels d'offres pour renouveler les wagons du métro ont tous capoté, résume l'auteur en rigolant. On n'a pas réussi à s'entendre sur les modalités de remplacement et on n'a plus eu les budgets pour les remplacer.»

Le monde de la littérature d'anticipation est ainsi fait: il peut divertir. Mais il ne fait pas toujours sourire.

### La vie, la ville

D'un imaginaire à un autre. Trois ans après avoir marqué l'univers de la bédé avec son *Mertownville* (Paquet), une série en trois actes, Michel Falardeau a décidé lui aussi de s'approprier la ville avec ce *Luck* (Dargaud), qui marque le retour du jeune créateur de Québec.

Sous la couverture, un illustrateur talen-

teux cherche sa personnalité tout en s'éloignant de son mal-être, le tout dans l'environnement urbain ultracoloré d'une métropole imaginaire qui n'est pas sans faire penser à la capitale nationale. Quelque part pas très loin de celle d'aujourd'hui. «C'est un peu normal: c'est là que je vis», lance à l'autre bout du fil le bédéiste, qui fait partie du club restreint — mais de plus en plus touffu — des auteurs québécois qui ont séduit les maisons d'édition européennes.

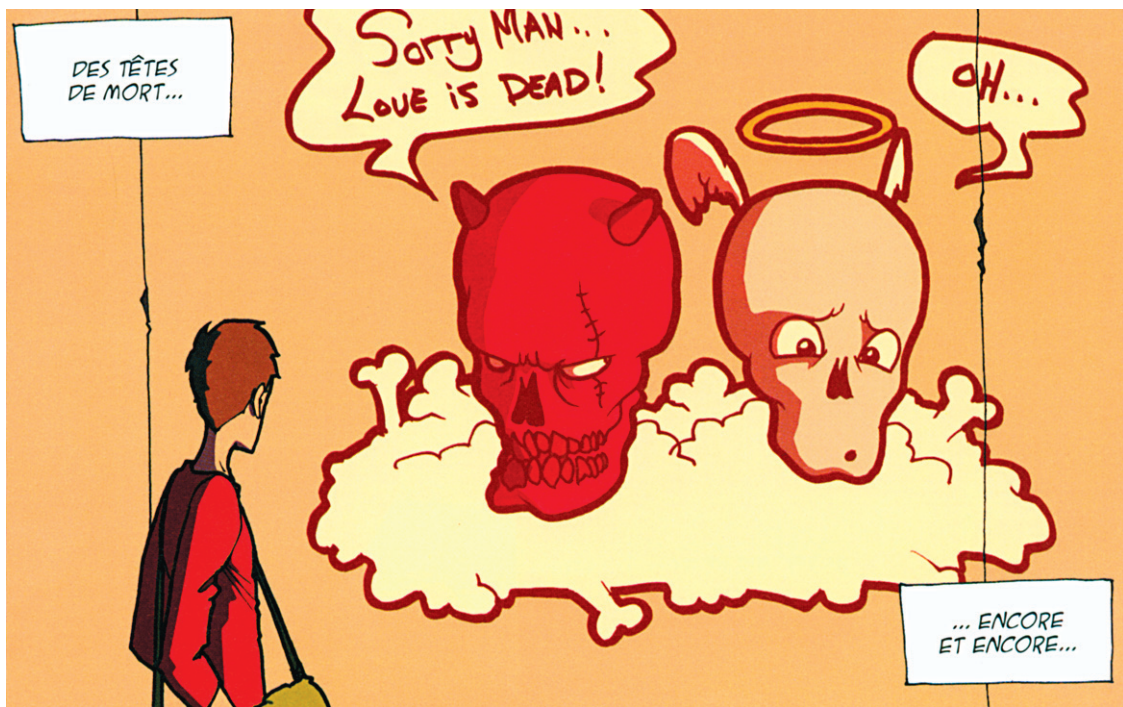
Dans la tête du bédéiste depuis des années, *Luck* trouve son point de départ dans une phrase que Falardeau avait laissé traîner pendant des années dans le tiroir de son bureau. Quelques mots: «Un gars fait des graffitis et il voit les policiers comme s'ils étaient des gorilles.» Point.

La suite, elle, s'exprime désormais sur les 126 pages de cet album qui s'est donné pour ambitieuse mission d'explorer le difficile passage à l'âge adulte, sur fond de construction de murales sur les façades publiques ou privées de la ville, de compétition de basket-ball, de tensions sexuelles et d'amour inavoué. Et bien sûr, les policiers y ont toute la substance des primates.

«C'est un peu biographique, mais pas totalement, précise le bédéiste. Je n'ai jamais fait de graffitis, mais j'ai joué au basket-ball plus jeune. Et puis j'ai déjà, comme Luck, eu un jour un coup de foudre pour une fille dont je n'osais pas m'approcher.» Elle ne s'appelait pas Julie, précise-t-il sans aller plus loin.

Malgré un découpage en dents de scie, Michel Falardeau confirme avec ce nouveau titre, dont la fin ouverte laisse présager une suite, la pertinence de son apport à l'univers mondialisé de la bédé «gossée» au Québec. Au même titre que le duo Delaf et Dubuc et leurs incontournables *Nombrils* (Dupuis). Il permet aussi, avec ce récit simple, mais pas simpliste, de renouer avec l'efficacité et la précision d'un coup de crayon qui, à lui seul, avec l'environnement ludique et assumé qu'il construit, permet de voyager. Et c'est déjà beaucoup.

Le Devoir



SOURCE DARGAUD

Illustration de Michel Falardeau tirée de *Luck*

## PALMARÈS

SUITE DE LA PAGE F 1

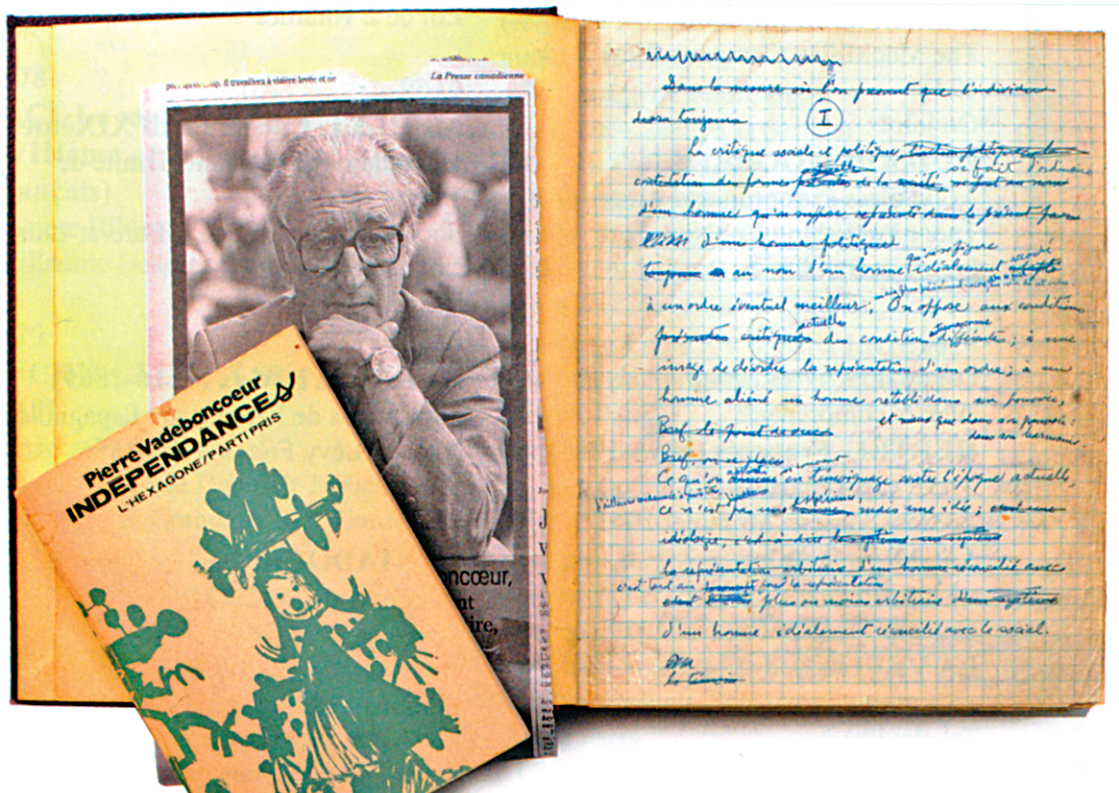
Désormais, on le saura: les livres qui se vendent le mieux au Québec, ce sont ceux qui se retrouvent sur ce palmarès Gaspard-*Le Devoir*. Point à la ligne.

Est-ce à dire qu'il s'agit forcément des meilleurs livres? Bien sûr que non. Un palmarès ne permet pas de déterminer ce

qui appartient à la fine fleur du monde littéraire, mais il offre tout de même la possibilité de mesurer les succès commerciaux du moment. À cet égard, un palmarès sérieux peut parfois offrir un étonnant portrait sociologique, à condition d'être questionné. Pourquoi un livre de cuisine se trouve-t-il par exemple côte à côte avec un es-

sai sur les relations internationales? Pourquoi un roman pour mininettes trouve-t-il un aussi vaste public que le dernier livre d'un auteur bien établi? Des questions que vous vous posez sans doute, tout comme moi, en consultant le palmarès Gaspard-*Le Devoir*.

Le Devoir



SOURCE IEGOR HÔTEL DES ENCANES

Premier manuscrit d'*Indépendances*, de Pierre Vadeboncœur

## À vendre: des manuscrits de Montcalm et Vadeboncœur

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Dans une importante vente qui doit se tenir le 14 septembre, lendemain de l'anniversaire de la Conquête anglaise, en 1759, la maison Iegor annonce la mise aux enchères d'un très rare manuscrit du *Journal* du marquis de Montcalm, ainsi que des originaux de deux figures marquantes de l'histoire intellectuelle québécoise, Pierre Vadeboncœur et André d'Allemagne.

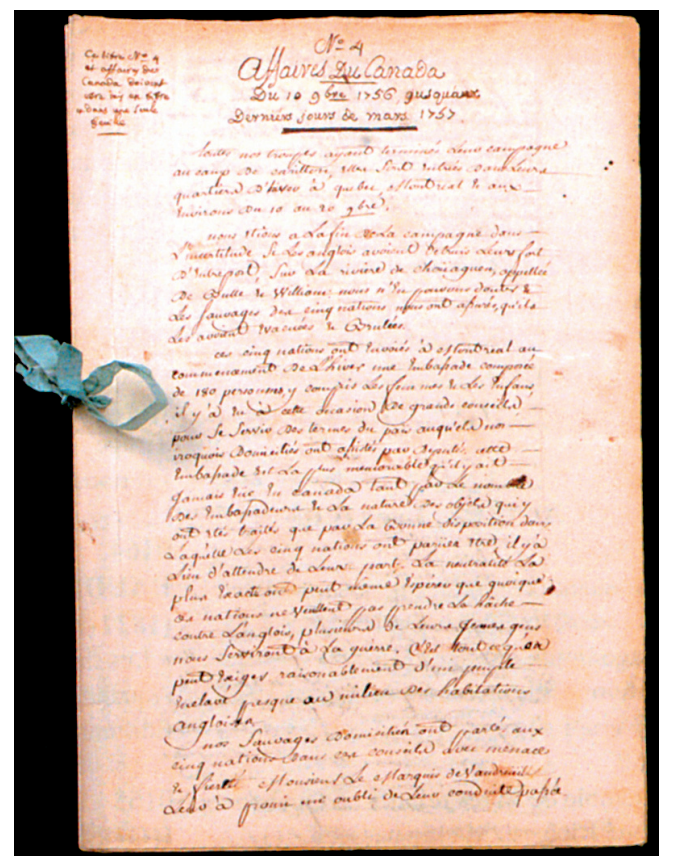
Les quelques pages du journal de Montcalm mises en vente racontent des épisodes postérieurs à la prise du fort Georges et sont datées de 1756 à 1757, depuis Montréal. Durant la guerre de Sept ans, le général français avait pris l'habitude de dicter son journal à des aides de camp.

Après avoir participé à la guerre de Succession de Pologne, à celle de l'Autriche, après avoir été blessé à plusieurs reprises, notamment lors d'une campagne en Italie, Montcalm devint chef des armées en Nouvelle-France. Il mourut de ses blessures à la suite de l'attaque lancée sur Québec par le général James Wolfe, au matin du 13 septembre 1759. Évidemment, on s'étonne qu'un document pareil ne se trouve pas déjà dans les voûtes d'un musée.

### Indépendances

Des écrits de l'essayiste Pierre Vadeboncœur se retrouvent aussi dans cette vente aux enchères, sans doute bien malgré ses volontés. Deux manuscrits de ses livres les plus importants, *Les Deux royaumes* (1978) et *Indépendances* (1972), de même que de la correspondance, ont été mis en vente par un ami restaurateur à qui il les avait confiés. Vadeboncœur est décédé le 11 février dernier, d'une rapide maladie.

Joint au téléphone, le porte-parole de la famille de Pierre Vade-



SOURCE IEGOR HÔTEL DES ENCANES

Une page du manuscrit du *Journal de Montcalm*

boncœur, son fils Alain, médecin bien connu grâce à ses apparitions médiatiques, s'est dit «très étonné et peiné» de voir des manuscrits importants de l'œuvre de son père ainsi bradés à l'occasion d'une enchère publique.

«Mon père aurait été troublé de voir ses manuscrits mis en vente de la sorte, a expliqué Alain Vadeboncœur. Je n'en reviens pas moi-même! Ces manuscrits pourraient maintenant se retrouver entre les mains de chercheurs dans l'éventualité de la réalisation d'une édition critique de ses livres ou d'études à son sujet. Des documents pareils devraient se trouver aux archives nationales, pas ailleurs.»

Couronné par de nombreux prix tout au long de sa carrière d'écrivain, Pierre Vadeboncœur est considéré à juste titre comme

l'essayiste par excellence de notre littérature.

La vente aux enchères de mardi, qui sera dirigée par Iegor de Saint-Hippolyte, comprend en outre le manuscrit du *Colonialisme au Québec* d'André d'Allemagne (1929-2001), un des fondateurs du Rassemblement pour l'indépendance nationale, en 1960. Ce livre, inspiré par l'œuvre de Frantz Fanon et d'Albert Memmi, a fait date dans l'histoire des idées au Québec.

Jacques Parizeau aussi bien que Pierre Bourgault ont toujours considéré d'Allemagne comme un des maîtres de l'idée d'indépendance au Québec. Ce livre, plusieurs fois réédité depuis sa parution, en 1966, est accompagné de lettres privées de Pierre Vadeboncœur.

Le Devoir

**Gaspard**<sup>INC</sup>

**LE TOUT NOUVEAU SERVICE D'ANALYSE DE VENTES DU LIVRE FRANCOPHONE!**

**Vous cherchez...**

- Des palmarès inédits dans plus de 20 catégories?
- Des statistiques hebdomadaires, mensuelles, annuelles?
- Des analyses sur mesure?

**Gaspard est pour vous!**

**POUR EN SAVOIR PLUS, COMMUNIQUEZ AVEC NOUS SANS TARDER.**

**BTLF**

www.btlf.qc.ca  
www.gaspardlivres.com  
514 288-0991

éditions **Liber**  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

**Louis Godbout**  
*Hierarchies*

Louis Godbout  
*Hierarchies*

Liber

120 pages, 12 dollars

©Julie Bradet

**Jean Fugère vous invite à une rencontre avec Achmy Halley, directeur de la Villa Marguerite Yourcenar**

Achmy Halley a consacré de nombreux articles, conférences, études et éditions critiques à Marguerite Yourcenar dont *Une reconstitution passionnelle. Correspondance 1980-1987* Marguerite Yourcenar / Silvia Baron Superville (Gallimard).

Achmy Halley participera à *Hommage à Marguerite Yourcenar* le dimanche 19 septembre à la Grande Bibliothèque, dans le cadre du Festival International de la Littérature (FIL).

**LE JEUDI 16 SEPTEMBRE À 17 h 30 À LA LIBRAIRIE GALLIMARD**  
3700, BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTRÉAL  
T.514 499 2012

**Librairie Gallimard**  
WWW.GALLIMARDMONTREAL.COM

## LITTÉRATURE

## Mieux vaut naître chat que femme



DANIELLE LAURIN

On reconnaît tout de suite, dès les premières pages d'*Espèces*, la signature toute personnelle de Ying Chen. Cette sobriété, cette distance. Cette froideur, diront certains, cette austérité, même. Cette intelligence certaine. Et cette part de mystère qui plane.

On reconnaît aussi tout de suite la narrative et anti-héroïne sans nom qui, depuis *Immuable*, il y a 12 ans, apparaît dans les livres de cette écrivaine d'origine chinoise établie à Vancouver après avoir passé plusieurs années au Québec, où elle a commencé à écrire, en français. Des ouvrages à caractère plutôt biographique d'abord, puis *L'ingratitude*, où elle donnait la parole à une morte. Ce roman allait la révéler au grand public et lui apporter la reconnaissance littéraire.

*Espèces* commence là où se terminait le roman précédent de Ying Chen, *Un enfant à ma porte*. Mais peu importe. Peu importe qu'on ait lu ou pas ce roman-là. Dans lequel une femme sans nom, mariée à A., archéologue de métier, trouvait du jour au lendemain un enfant, l'adoptait, le faisait sien, jusqu'à la fusion destructrice, jusqu'à l'étouffement. Jusqu'à la disparition de l'enfant en question.

Peu importe, car dans *Espèces*, l'auteure rappelle très habilement, par bribes, les principaux événements de son précédent roman, qui s'avérait une charge impitoyable contre la maternité. L'important, c'est que nous sommes dans la tête d'une femme sans nom, mariée à A., archéologue de métier. Une femme dont l'enfant a disparu. Et qui disparaît à son tour.

En fait, elle ne disparaît pas vraiment. Son mari, les voisins et tous ceux qui l'entourent, même les enquêteurs de la police, croient qu'elle n'est plus là. Mais elle est toujours dans la maison: elle a tout simplement changé de peau. Elle a quitté sa féminité, son allure humaine, pour renaître... en chat. Oui, en chat.

## La métamorphose

Déjà, depuis *Immuable*, la thématique de la réincarnation était omniprésente dans l'œuvre de Ying Chen: la femme de A., venue de nulle

part, semblant voguer au-dessus du monde des vivants, portait en elle la mémoire de ses vies antérieures.

Mais cette fois, elle n'a plus accès au langage ni à la pensée. Elle n'a plus à se conformer aux diktats sociaux, ne doit plus rien à personne. Pour sa plus grande joie. Elle a enfin atteint le summum de ses vies.

Ce qui pourrait paraître forcé, plaqué, coule de source, au contraire. On accepte dès le début, comme lecteur, la métamorphose de cette femme en chat. C'est comme ça.

L'avantage, c'est que nous sommes toujours dans sa tête à elle. Elle, qui a connu plusieurs vies humaines, garde en mémoire son passé. Et qui jette, dans son regard sur la société actuelle, dans ce regard détaché, ses valeurs individualistes, matérialistes, superficielles, son rationalisme froid. Elle, femme de A. qui n'en pouvait plus de vivre en couple avec cet homme davantage passionné par les ossements, les crânes, les squelettes amassés dans son sous-sol, que par les vivants. Plus intéressé par le raisonnement scientifique que par l'affection, les caresses, la tendresse, le bonheur.

A travers les yeux de cette femme devenue chat, enfin libérée de toute contrainte sociale, on assiste ainsi à une critique virulente du monde dans lequel on vit. Une critique assassine de la vie conjugale morne, sans passion, sans véritable amour, pour commencer.

La féminité, dont cette femme est enfin débarrassée, ressemble à ses yeux à ceci: «cette douceur feinte et démodée, cette chose compliquée, de moins en moins saisissable pour un homme et aussi pour une femme, de moins en moins possible, cette imbécillité à la fois contestée et recherchée, à la fois rejetée et regrettée.» Les chats ont un sort beaucoup plus enviable, songez un peu. Les hommes leur donnent souvent plus de caresses qu'à leur femme, sans rien exiger en retour, aucune servitude: «Elles ne savent pas ce qu'elles perdent. Ce qu'elles perdent est précisément ce dont elles rêvent toutes en secret: la liberté, l'oisiveté, une existence sans temps, une vie sans effort, sans lutte.»

Pour elle, au contraire, elle, la femme de A. devenue chat: finis les accommodements de toutes sortes, le maquillage, les mensonges, le marchandage sentimental, la «prostitution de l'âme et du corps en échange d'une chaleur quelconque». Le nirvana, quoi!

D'ailleurs, la preuve est faite: elle-même, depuis sa renaissance sous forme de chat, connaît avec son mari une «complicité fraternelle» comme jamais auparavant. Il est devenu son maître, et elle s'en félicite, elle apprend même à l'aimer, à



TIE-TING SU

*Espèces* commence là où se terminait le roman précédent de Ying Chen, *Un enfant à ma porte*. Le chat en médaillon est un détail de la couverture, d'après un tableau de Janet Werner, *Cat in Ball* (2007). Avec la permission de la Parisian Laundry.

l'aimer comme il souhaite lui-même être aimé: «Et maintenant, dans l'état où je suis, rendue muette, soite et sans d'autres désirs que les plus élémentaires, il m'est enfin possible de l'aimer de la façon qu'il aurait voulue.»

Hautement ironique, évidemment, tout cela. Drôlement exagéré. Mais jouissif. Parce qu'elle est devenue chat et que cette transformation radicale l'amène à voir la vie, l'amour, le bonheur et les autres autour d'elle selon une autre perspective, la narratrice d'*Espèces* peut tout dire, se permettre les pires excès. C'est la grande force du roman, qu'on pourrait résumer ainsi: une femme qui a raté toutes ses vies antérieures accède enfin au bonheur dans la peau d'un chat.

Côté action, suspens, par contre, on repassera. À la moitié du roman, on se dit: d'accord, j'ai compris, c'est bon, mais ensuite? Va-t-il se passer quelque chose? La langue frappe, le ton est féroce, l'auteure se paie la traite, mais ça devient répétitif, malheureusement. Et puis tout ce qui concerne les errements du chat dans son quartier, sa vie féline proprement dite, paraît longuet, sinon superflu.

Il y a bien une enquête en toile de fond: les policiers se demandent si l'archéologue n'aurait pas lui-même orchestré la disparition de sa femme. Ils trouvent bizarre sa passion pour les ossements, trouvent bizarre cette maison où un enfant est disparu peu de temps auparavant.

La véritable surprise, le revirement, le nœud de l'histoire, arrivent à la toute fin. On n'en dévoilera rien, mais c'est tout à fait savoureux.

## ESPÈCES

Ying Chen  
Boréal  
Montréal, 2010, 214 pages

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Après Gomorra

La littérature, comme la conçoit Saviano, est bien plus dangereuse que le journalisme

CHRISTIAN DESMEULES

C'était il y a quatre ans. Roberto Saviano, écrivain et journaliste napolitain, lâchait sur l'Italie et sur sa propre vie une véritable bombe à fragmentation. L'adaptation cinématographique de son livre, primée au festival de Cannes, a par la suite haussé de plusieurs crans sa notoriété et compliqué d'autant son existence.

Menacé de mort par la Camorra (la mafia napolitaine), l'homme de 29 ans vit depuis 2006 en état de siège permanent, sous la protection de l'État italien, avec gardes du corps et voitures blindées. D'autres, on le comprend, auraient pu renoncer à livrer en solitaire un combat aussi inégal. Pas lui. «Ceux qui pensaient m'obliger au silence en me faisant vivre dans des conditions impossibles se sont trompés.»

Vendu à quatre millions d'exemplaires, traduit dans une quarantaine de pays, *Gomorra* décomposait les rouages de la mafia napolitaine tout en dénonçant ses ravages criminels, écologiques et avant tout humains. Quatre ans plus tard, Saviano persiste et signe: multiples apparitions à la télévision, collaborations à des magazines et à des journaux, un recueil de textes. En guise de consécration suprême, Silvio Berlusconi l'accusait il y a quelques mois de faire la promotion de la mafia et de donner une mauvaise image de l'Italie. Autant jeter de l'huile sur le feu...

*La Beauté et l'Enfer* (dont le titre est emprunté à Albert Camus) est composé de textes essentiellement parus au cours des dernières années dans l'hebdomadaire *L'Espresso* et le quotidien *La Repubblica*. Des portraits d'individus combattifs (écrivain, joueur de foot, boxeur), des hommages touchants à la journaliste russe Anna Politkovskaïa et au pianiste de jazz Michel Petrucciani, une rencontre avec le «vrai» Donnie Brasco, un point de vue sur le terrible tremblement de terre qui a frappé les Abruzzes en 2009. Beaucoup de pages fortes sur la responsabilité de la littérature, sur le courage de la vérité et la parole comme conditions nécessaires de la démocratie.

«La vérité est ma principale obsession», confie-t-il. C'était déjà l'obsession de *Gomorra*. La littérature, comme il la conçoit, est bien plus dangereuse que le journalisme. Elle rend le monde qu'elle dépeint et les victimes et les bourreaux «insupportablement réels». Et si elle isole parfois son auteur, elle rapproche de nous ce que nous ne pourrions ressentir autrement. C'est là peut-être, on le comprend, la seule consolation de Saviano.

Collaborateur du Devoir

## LA BEAUTÉ ET L'ENFER

ÉCRITS 2004-2009  
Roberto Saviano  
Traduit de l'italien par Marguerite Pozzoli  
Robert Laffont  
Paris, 2010, coll., 324 pages

## EN BREF

## Bibi chez Grasset

Le *Bibi* de Victor-Lévy Beaulieu fait son entrée cette semaine sur le marché français, aux éditions Grasset. C'est la première fois que le romancier et pamphlétaire est publié par la maison parisienne, bien que cinq de ses livres aient déjà trouvé une niche en France, aux éditions Flammarion, de L'Herne et Robert Laffont. *Bibi* a été édité ici pour la première fois en 2009, aux Éditions Trois-Pistoles. — *Le Devoir*

## En revue

La dernière édition de la revue *L'inconvénient* réfléchit sur *La Mort de la critique*. Tandis que Yannick Roy s'attarde sur la critique théâtrale, Alain Roy, Olivier Maillart, David Dorais, Marie-Andrée Lamontagne — anciennement du *Devoir* — Mathieu Bélsis et Gilles Marcotte se penchent sur la critique littéraire. Le constat général est plutôt sombre, car tous les textes déplorent la disparition d'une certaine vision critique. Réjean Beaudoin, Serge Bouchard et Geneviève Letarte complètent le numéro avec leurs chroniques et fiction. — *Le Devoir*

## De Bellefeuille monte dans La Bagnole

Normand de Bellefeuille devient directeur de collection aux éditions de la Bagnole. Le poète et romancier vient tout juste de quitter les éditions Québec Amérique, où il a œuvré pendant 13 ans tour à tour comme éditeur, directeur de la collection «Littérature d'Amérique» et responsable des tra-



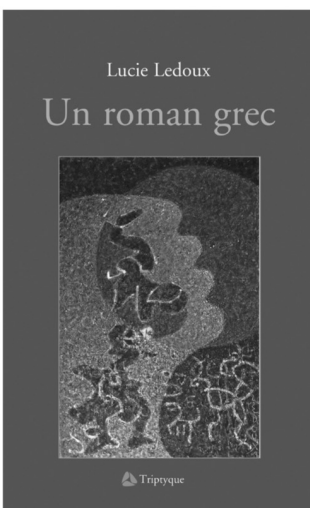
ductions. À La Bagnole, il dirige la collection «Parking» de littérature pour adultes et assume le rôle de conseiller éditorial aux côtés des éditeurs-fondateurs Jennifer Tremblay et Martin Larocque. «Je me suis aperçu que je préférerais travailler dans une plus petite maison où l'audace est encore présente», confie l'homme de lettres. *J'aurai carte blanche pour «Parking», qui sortira de quatre à six titres par année.* — *Le Devoir*

## Découvrir l'histoire de l'imprimerie à Montréal

Montréal d'idées et d'impression revient du 10 au 26 septembre, nous faire découvrir l'histoire de l'imprimerie de la métropole. Cet événement, organisé par le Centre d'histoire de Montréal et le Petit Musée de l'impression, propose des visites de l'imprimerie Lowell, dans le Vieux-Montréal depuis 1835, des tours guidés thématiques, un atelier d'impression et des visites d'archives. Pour la programmation: *museeimpression.org*. — *Le Devoir*

## Triptyque

www.triptyque.qc.ca  
triptyque@editiontriptyque.com  
Tél.: 514.597.1666



Jean Forest

## LE GRAND GLOSSAIRE DU FRANÇAIS DE FRANCE

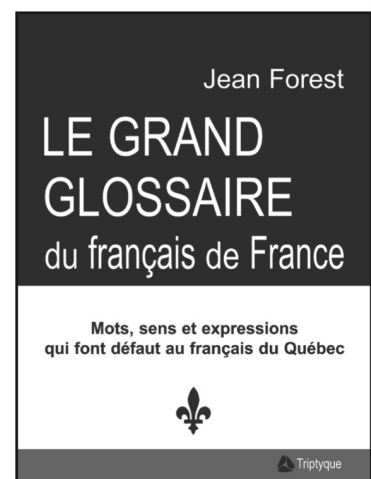
MOTS, SENS ET EXPRESSIONS QUI FONT DÉFAUT AU FRANÇAIS DU QUÉBEC  
PLUS DE 14 000 ENTRÉES 461 p., 35 \$

«Il faut l'acheter, il faut le lire, j'ai trouvé ça passionnant.»  
Lorraine Pintel, *Vous m'en lirez tant*, Radio-Canada

Lucie Ledoux  
Un roman grec

roman, 106 p., 18 \$

L'enfance d'une Québécoise «pure laine» dans l'un des quartiers les plus multiethniques de Montréal, Parc-Extension. Ce récit doux-amer explore les questionnements sur l'identité, les secrets de famille et le fossé des perceptions entre le monde des enfants et celui des adultes.



Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS			
Du 30 août au 5 septembre 2010			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NB DE SEMAINES
<b>Romans québécois</b>			
1	La fille du pasteur Cullen • Tome 2 À l'abri du silence	Sonia Marmen/Québec Amérique	-/1
2	Ru	Kim Thuy/Libre Expression	-/1
3	Mémoires d'un quartier • Tome 1 Laura	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	-/1
4	À l'ombre du clocher • Tome 1 Les années folles	Michèle David/Hurtubise	-/1
5	Le passager	Patrick Sénécal/Alire	-/1
6	Un bonheur si fragile • Tome 3 Les épreuves	Michèle David/Hurtubise	-/1
7	La fille du pasteur Cullen • Tome 3 Le prix de la vérité	Sonia Marmen/Québec Amérique	-/1
8	La communauté du Sud • Tome 1 Quand le danger rôde	Charline Harris/Flammarion Qc	-/1
9	Mémoires d'un quartier • Tome 6 Francine Louise	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	-/1
10	La fille du pasteur Cullen • Tome 1 Partie 1	Sonia Marmen/Québec Amérique	-/1
<b>Romans étrangers</b>			
1	Le souffle du danger	Nora Roberts/Harlequin	-/1
2	Mange, prie, aime	Elizabeth Gilbert/Calmann-Lévy	-/1
3	L'homme du lac	Amalrik Indrissan/Points	-/1
4	Une forme de vie	Amélie Nothomb/Albin Michel	-/1
5	Mes alliances. Histoires d'amour et de mariages	Elizabeth Gilbert/Calmann-Lévy	-/1
6	L'allumeur de réverbères	Anthony O'Neill/LGF	-/1
7	Les cerfs-volants de Kaboul	Khaled Finkel/10-10	-/1
8	Ma vie privée sur Internet	Carole Matthews/Marabout	-/1
9	Hush. Ce que vous ne dites pas peut vous tuer...	Kate White/Marabout	-/1
10	Une douce flamme	Phillip Kerr/Du Masque	-/1
<b>Essais québécois</b>			
1	L'anxiété. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL	-/1
2	Osté de fif !	Jasmin Roy/Intouchables	-/1
3	Accommodements raisonnables. Droit à la différence...	Yolande Geadah/VLB	-/1
4	Perdus sans la nature. Pourquoi les jeunes ne jouent...	François Cardinal/Québec Amérique	-/1
5	Paix et démocratie. Le droit des peuples...	John Rawls/Boréal	-/1
6	L'enseignement du droit et la reproduction des hiérarchies	Duncan Kennedy/Lux	-/1
7	Citoyens sous surveillance. La face cachée d'Internet	François Fortier/Écosociété	-/1
8	Jeunes filles sous influence. Prostitution juvénile...	Michel Dorais/VLB	-/1
9	Génération idéaliste	Sébastien Filiatrault/Intouchables	-/1
10	Souveraineté démocratique, justice et mondialisation	Geneviève Nootens/Liber	-/1
<b>Essais étrangers</b>			
1	Le principe de prévention. Le culte de la santé...	Patric Moatti, Jean-Paul Peretti-Watel/Seuil	-/1
2	De la race en Amérique	Barack Obama/Grasset	-/1
3	Le visage de Dieu	Igor Bogdanoff, Grishka Bogdanoff/Grasset	-/1
4	Pour sauver la planète, sortez du capitalisme	Hervé Kempf/Seuil	-/1
5	Le philosophe et le loup. Liberté, fraternité, leçons...	Mark Rowlands/Belfond	-/1
6	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF	-/1
7	La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme...	Naomi Klein/Actes Sud	-/1
8	Ces impossibles Français	Noumi Klein/Robitaille/Denoël	-/1
9	De bons petits soldats	David Finkel/Robert Laffont	-/1
10	Tous minés dans dix ans? Dette publique, la dernière chance	Jacques Attali/Fayard	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 141 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.  
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## Je suis Finlandais



LOUIS HAMELIN

Ces jours-ci, je fais parfois un rêve dans lequel je me tiens au pied de la statue équestre du maréchal Mannerheim sur Mannerheimintie, la grande artère d'Helsinki où, tourné vers le tranquille flux humain nordique entrecoupé de rails de tramways et de pistes cyclables, je m'écrie: Olen Suomi! faisant un vrai président Kennedy berlinois de moi-même. Je songe à me faire Finlandais depuis que j'ai découvert que ce petit peuple de cinq millions d'habitants qui a produit, au fil des ans, les plus grands pilotes de rallye et trois champions mondiaux de Formule Un n'adore pas l'auto pour autant, bien au contraire! Au milieu de la fluide circulation helsinkienne, le petit bonhomme vert qui s'allume aux passages piétonniers prend tout son temps, de sorte que les piétons n'y ont pas cette allure de gibier apeuré typique des carrefours de chez nous.

La Finlande occupe un territoire assez semblable au nôtre, avec ses omniprésents lacs semés d'îles, ses vastes forêts de bouleaux et de résineux, sa rare agriculture, ses pêcheries côtières et son arrière-pays hyperboréen. Mais la culture qui l'habite, c'est une autre histoire...

Sur les routes du pays, l'exotisme devient criant: presque pas de camions (le gros des marchandises étant, on le suppose, convoyées par train), personne pour venir rouler à trois mètres de votre pare-chocs arrière et réclamer le passage avec une subtilité toute cro-magnonne, sans paraître encore avoir compris que nous allons tous dans la même direction: vers le cimetière, alors à quoi bon se presser? Sur les routes finlandaises, on peut même observer un truc absolument stupéfiant: des conducteurs qui respectent les limites de vitesse. Qu'est-ce qui se passe?

N'ont-ils pas, eux aussi, leur lot de frustrations de pauvres types complexés jusqu'au trognon à dissiper dans l'odeur du caoutchouc brûlé? De toute manière, les photo-radars qui balaient imperturbablement la chaussée épargnent à l'automobiliste de là-bas la vue déplaisante des chiens de troupeau qui polluent nos beaux terre-pleins québécois plantés d'éperviers et d'épilobes avec leurs auto-patrouilles à gyrophare.

Mais surtout, les Finlandais, ce peuple fier, en tranquille possession d'une langue hier minoritaire et aujourd'hui dominante et dont le bilinguisme officiel consiste, selon une mémorable maxime, à «se taire en deux langues», me paraît aimer assez le silence et les livres pour me donner à penser que voilà peut-être deux choses qui ne vont pas souvent l'une sans l'autre. A Oravi, à Lipere, un propriétaire de chalet aviné ou non, qui gueule assez fort pour être entendu de l'autre côté du lac, paraît chose impossible. On peut trouver les Finlandais un peu froids, voire bizarres, mais j'échangerai n'importe quand un de nos bouts de rive déboisés plus une demi-douzaine de nos colons de bord de lac contre un des cottages en rondins dans lesquels, pendant quelques jours, près d'une berge abritée sous de grands arbres qu'aucun crétin à tronçonneuse n'avait pris sur lui d'éliminer, histoire de dégager un peu la vue, j'ai littéralement entendu passer le temps. Une trouée dans la végétation laissait voir un coin d'eau et un vieux quai de planches, une chaloupe à rames dormait dans les roseaux.

J'aurais pu me croire dans le Québec de quand j'étais petit, avant que le bruit, que le babil débile du radio-auto-micro s'y confondent définitivement avec la culture populaire et que les décibels des animateurs de foule partent à l'assaut des dernières résistances du mental. Oui, Olen Suomi! je suis Finlandais, d'autant plus que pour un écrivain, ambitionner de s'adresser au peuple le plus liseur d'Europe, c'est quand même un peu plus encourageant que la perspective d'ajouter à tous les ouvrages déjà voués à s'échouer au milieu d'une population composée pour 50 % d'analphabètes fonctionnels. Ajoutons que dans cet autre pays-là, on se fait suer pour les bonnes raisons,

après avoir bien bourré le poêle du sauna.

Dans mes bagages, avant de partir, j'avais glissé *Sang chaud, nerfs d'acier*, le dernier roman d'Arto Paasilinna, traduit en français. Drôle de livre. J'avais déjà lu, de cet auteur, *Petits suicides entre amis*, une farce joyeuse sur un sujet plutôt grave, soit la tendance bien connue du caractère national à broyer du gris. Cette fois, le romancier finnois, voulant embrasser l'histoire moderne de son pays, fait naître son héros l'année même de l'indépendance d'une Finlande libérée de la tutelle tsariste pour mieux sombrer dans la guerre civile, en 1918, avant de lui faire survoler le siècle jusqu'en 1990. Un héros qui, comme son créateur (successivement bûcheron, ouvrier agricole et journaliste avant d'un beau jour taquiner la muse et finir romancier à succès), tâtera de quelques métiers, dont *docker*, *bootlegger* et maquignon, avant de devenir un respectable entrepreneur, père de famille, politicien, etc.

Entretiens, et puisqu'une indépendance nationale, ça se défend à la pointe du Mauser, il lui aura bien entendu fallu endosser l'uniforme. Apparemment, le passé de la Finlande, comme je pouvais encore le constater il y a deux jours dans la *New York Review of Books*, continue d'en déranger quelques-uns: allié *de facto* de l'Allemagne nazie contre l'Union Soviétique, ce n'est pas une casaque militaire si facile à porter... Comme si, quand on est un pays de cinq millions d'habitants attaqué par une superpuissance aussi grande qu'un continent, on avait le choix de ses amis! Avec le recul, et si on oublie un peu le tampon d'approbation inconditionnelle que l'histoire applique au front des vainqueurs, le mariage de raison entre Churchill, Roosevelt et Staline (dont le palmarès, calculé en millions de victimes, donne à Hitler un petit air d'enfant de chœur...), était bien aussi critiquable.

Ces enjeux (la Guerre d'Hiver avec l'URSS dans le rôle de l'agresseur, puis l'Opération Barbarossa et l'espèce de pas de valse de la Finlande qui, contre le désir du Führer, s'arrête avant Leningrad, pour finir par retourner ses troupes contre les Allemands en Laponie), il ne faut pas trop compter sur Paasilinna pour les éclairer,

comme s'il écrivait pour la famille. Et pourtant, quelle matière épique! Or, le livre rate complètement la cible. Le problème n'est pas tant qu'il dépasse à peine les 200 pages que le fait qu'il soit écrit sur le ton d'un de ces ouvrages de commande, entre bio et hagiographie, que des écrivains dans le besoin rédigent sur le compte de tel chevalier d'industrie pour faire bouillir la marmite. Paasilinna donne un conte là où s'imposait le gros et grand roman.

Collaborateur du Devoir

## SANG CHAUD, NERFS D'ACIER

Arto Paasilinna  
Traduit du finnois par Anne Colin du Terrail  
Denoël  
Paris, 2010, 215 pages



## POÉSIE

## Le monde qui se perpétue

HUGUES CORRIVEAU

Dédié à l'estimable et regrettée Monique Bosco, le dernier recueil de Nadine Ltaif s'insère dans la tranquillité de l'absente, dédicataire qui ne lira pas ces textes, mais qui soutient le cœur des mots: «continue, continue, n'arrête pas, surtout pas, écris comme jamais tu n'as écrit, à pleine bouche. L'amour, comme l'écriture, comme la vie, tous les jours, côtoie la mort.»

«Entre vestige et disparition», voici le monde qui se perpétue, qui se maintient à contre-courant, pour la survivance de l'espoir et de l'émerveillement, même si la poète avoue: «Je suis / une douleur sans nom!» Journal de voyage, le recueil se recueille. Devant Goya ou Guer-

nica: la guerre, la férocité. Voilà, c'est cela: «Le présent sera une suite / de petites violences / et de grandes douleurs / Les moments de paix / trouvés dans le jardin / de jasmyns / de cyprès / de bougainvilliers / Ces moments de fusions / où l'art réussit / à vaincre les haines / raciales / où les grands de Tolède / et ceux d'Arabie / Quand juifs et musulmans / et chrétiens / brodent leurs efforts / Ils trouvent un chant / une pierre / un nouveau conte / à ciseler avec / amour.»

La poète émigre, franchit l'histoire comme l'Atlantique, cherche sa route et son lieu de terre et d'ancrage: «Voici les voyages / que nous offre l'écriture / des voyages immobiles / des traversées de cahiers / de bord et d'apparence.»



YOLANDE VILLEMARQUE

Nadine Ltaif publie un nouveau recueil au Noroît, *Ce que vous ne lirez pas*.

Poésie de la simplicité, du regard posé sur Montréal ou sur l'Inde, qui accueille les images porteuses d'une réflexion profonde sur le sens de la vie, du regret et de la détermination irrépressible qu'il faut pour se perpétuer.

## La passion du présent

Sous une belle image de Marie Levasseur, sans doute trop inspirée par les inoubliables nageurs de Betty Goodwin, *La déposition des chemins*, de Nicholas Dawson, conjugue son chant d'amour pour Leo, dans les lointains du Sud, et un désir de réconcilier les tensions antinomiques imposées par l'exil. Et cet exil s'appelle aussi l'hiver et la neige (dont l'abus des termes entache la pertinence de plusieurs textes du livre!).

Le poète cherche appui dans le blanc légal, alors que «son corps est un désastre. / alors que les chutes et les chants ne creusent / aucune crevasse». Car «partout la terre accueille les morts. / Partout le ciel les conserve». Tout comme Nadine Ltaif, il lui faut trouver le chemin d'une réconciliation qui fera fondre la gaine insensible

qui risque de contraindre la tension vitale. Il est impératif de trouver «des noms / prêts à fondre en simples mots / devenus pierres et tombeaux». L'urgence est d'autant plus grande que l'espoir de s'accomplir dans l'espace urbain se fragilise avec la récurrence des images maritimes.

Le recueil aurait mérité d'être purgé de ses redites et de quelques facilités métaphoriques. Mais on sent tout de même sourdre un besoin profond de reconquérir la langue, ici française et espagnole, afin de pétrir substantiellement une émotion à fleur de peau.

Collaborateur du Devoir

## CE QUE VOUS NE LIREZ PAS

Nadine Ltaif  
Éditions du Noroît  
Montréal, 2010, 104 pages

## LA DÉPOSITION DES CHEMINS

Nicholas Dawson  
Éditions La Peuplade  
Saint-Fulgence, 2010, 80 pages

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## L'inconsolable et le chagrin

GUYLAIN MASSOUTRE

Il faut souvent attendre la fin d'un roman pour le comprendre. Tel est le cas de *Dans la nuit brune*, d'Agnès Desarthe, auteure de plusieurs romans, de livres pour enfants et d'un bel essai cosigné avec Geneviève Brisac, *V.W., Le mélange des genres*, une lecture croisée de Virginia Woolf.

Aux remerciements de clôture, on imagine une longue conversation entre la romancière et Claire Zalc, auteure, elle aussi en double, avec Nicolas Mariot, d'un essai sur la persécution des Juifs de Lens. Elles s'entretiendraient notamment du sort des enfants en ces temps hideux.

Il en résulte une émotion insoutenable, une peine affreuse et une volonté: revenir à un monde tempéré, moins inhumain. Or l'utopie répond mal aux blessures de l'histoire. Le roman, au contraire, recèle un don singulier: le pouvoir de refaire le monde, sans en masquer les errements, les sottises ni la honte.

Ainsi, Desarthe s'empare-elle dans la fiction de destins fragiles, accablés par un inconsolable chagrin. Sans s'éloigner de notre époque, elle dit ce qu'un humain peut y voir, y ressentir, y fabriquer en tournant la roue aveugle de la raison à l'endroit, à l'envers, dans toutes les directions.

Ainsi va son personnage test, une girouette falote, ce Jérôme, enfant trouvé, sans passé ni avenir. Ce père aux prises avec une histoire d'adolescents et d'identité confuse erre dans sa tête et dans sa vie, à court de langage, les idées claires en fuite, les mots s'étant dérobés, les moments où le sens vacille étant plus fréquents que ceux où la vérité l'éclaire.

## Ricochets d'empathie

Il faut lire cette histoire, racontée minutieusement, pour ses impressions vagues et ses émois fugaces. S'attachera-t-on aux personnages? Au contexte d'enquête? Au narrateur? Non, c'est plutôt par ricochet d'empathie que le livre nous happe. Car le récit a un tour, un ton, un rythme, bousculé, étrange à force de détours et de rebonds.

En fin de compte, on veut savoir le fin mot du propos, de l'histoire. Comprendre ces ruptures de logique, cet abracadabra du rêve, ces figures grotesques, ces sorties carnavalesques en plein drame, la suite d'un accident mortel en moto.

On saisit. Plus les ornements fantaisistes du récit forment des dessins, plus l'enluminure embellit le paysage réel et la musique de l'âme soutient ce blues syncope, cadencé. Des événements compensatoires s'orchestrent autour de l'absence, du manque irréversible et de ses avatars absurdes, d'un tombeau... vide. Même le mort est explosé.

Dans la nuit brune est un ouvrage sur l'émotion, la perte, le non-sens, et la réponse à donner malgré tout au leitmotiv de la mort. La variation à ses ritournelles, ses trilles, ses coups de théâtre, sa portée. Baroque, ce roman fait d'ailleurs allusion au motif gothique, que certains jeunes opposent au monde présent. *Moderato cantabile*, aurait peut-être dit Duras.

Sous la plume de Desarthe, d'incurables chagrins rencontrent ainsi la compassion, la tendresse d'un conte pour adultes. Le remède est littéraire, éprouvé du fond des âges: sur un mode de transmission orale, il apporte une réponse très fine aux angoisses indicibles engrangées par les enfants.

## Terrorisme

À signaler, pièce d'un échequier accompli, le dernier roman d'Elie Wiesel, *Otagé*, qui raconte un fait divers survenu à Brooklyn en 1975: un Juif de ce petit royaume, transposé du *shetl*, est enlevé par deux individus, un Italien des Brigades rouges et un Palestinien, dans le but de faire libérer des camarades emprisonnés aux États-Unis.

La stérilité du fait divers domine ce récit. Même si le héros malgré lui ressasse le passé, le sens de cette histoire revient au vagabondage bizarre et fou des hommes. Ni pessimisme, ni optimisme, mais stupéfaction toujours renouvelée! L'ouvrage est écrit en phrases courtes, dialoguées, dans un huis clos qui vise à grossir les traits essentiels. Les tableaux s'enchaînent, distancés et brechtiques, la parole demeurant l'unique réalité grâce à laquelle la conscience tempère ses visions agitées.

Collaboratrice du Devoir

## DANS LA NUIT BRUNE

Agnès Desarthe  
L'Olivier  
Paris, 2010, 212 pages

## OTAGÉ

Elie Wiesel  
Grasset  
Paris, 2010, 393 pages

## Présentement en librairie



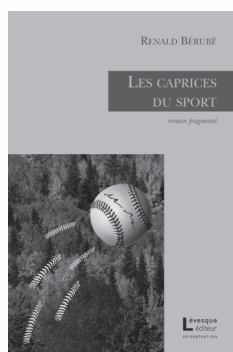
Nicolas Tremblay  
L'esprit en boîte  
nouvelles



Sergio Kokis  
Un sourire blindé  
roman

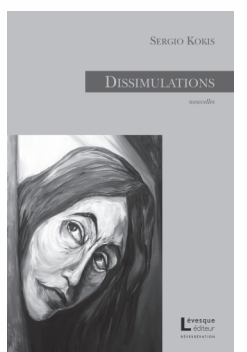
## En librairie le

16 septembre



Renald Bérubé  
Les caprices du sport  
roman fragmenté

30 septembre



Sergio Kokis  
Dissimulations  
nouvelles

DISTRIBUTION: DIMEDIA INC.  
Courriel: general@dimedia.qc.ca  
Site Internet: www.dimedia.qc.ca

Éditions  
L'évesque  
éditeur

Les livres qui ne circulent pas meurent

En enterrant Godot

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST

MONT-ROYAL

514-523-6389

# LIVRES



Jack Kerouac devant le Centre pour l'histoire de New York, en haut de la rue Harrison, en 1953. Photo d'Allen Ginsberg. *Jack Kerouac devant le Centre pour l'histoire de New York, en haut de la rue Harrison, en 1953. Photo d'Allen Ginsberg.*

REUTERS/NEW YORK PUBLIC LIBRARY/THE MIRIAM AND IRA D. WALLACH DIVISION OF ART PRINTS AND PHOTOGRAPHS, PHOTOGRAPHY COLLECTION/ALLEN GINSBERG ESTATE

Jack Kerouac photographié en 1953 par Allen Ginsberg

## La route de papier québécoise de Kerouac

MICHEL LAPIERRE

L'incipit d'un grand livre est souvent d'une richesse insoupçonnée. Au début de l'édition standard d'*On the Road* (New York, 1957), de Jack Kerouac, le narrateur nous apprend qu'il a fait la connaissance de Dean Moriarty (nom fictif de Neal Cassady) après avoir rompu avec sa femme. Mais le tapuscrit du roman commençait ainsi: «J'ai rencontré Neal pas très longtemps après la mort de mon père...» Détail qui révèle l'abîme des origines.

Howard Cunnell, qui a établi en 2007 l'édition du «rouleau original» inédit de *Sur la route*, le

Dans le rouleau original, à l'opposé de l'édition standard, les personnages de l'autobiographie romanesque portent leurs vrais noms

fameux tapuscrit continu, long de 40 mètres, sans pages ni paragraphes, dont Gallimard vient de publier la version française, insiste à juste titre, dans sa préface, sur cette différence dans la symbolique de l'incipit. La passion que Kerouac éprouve pour l'Amérique qu'il traverse «vient du fait, précise l'exégète, qu'il se perçoit à la fois comme américain et comme canadien-français».

Si Gallimard note avec parcimonie, sur la quatrième de couverture, que Jack Kerouac (1922-1969) est né à Lowell (Massachusetts) «dans une famille d'origine canadienne-française», Cunnell sait que l'identité culturelle de l'écrivain, viscérale, souvent revendiquée, n'est ni lointaine ni accessoire. Dans le rouleau original, oui, à l'opposé de l'édition standard (Viking Press), les personnages de l'autobiographie romanesque portent leurs vrais noms, Kerouac fait à propos de Neal Cassady un aveu lourd de sens.

Il écrit: «Je m'intéresse à lui comme je me serais intéressé à mon frère qui est mort quand j'avais cinq ans, s'il faut tout dire.» La mort, celle de son frère aîné Gérard, disparu dès l'enfance des suites d'une longue maladie, ou encore celle de son père Léo en 1946, ne cesse de le hanter. «Mon frère Gérard était comme Jésus. Mon père, je l'aimais comme Dieu», déclare Kerouac dans *Livre des esquisses, des carnets* (1952-1954) dont La Table Ronde, de son côté, nous présente aujourd'hui la première traduction française.

Le rapprochement entre ces notes et le tapuscrit de *Sur la route* n'a rien de fortuit. Cunnell signale que le rouleau que Kerouac aurait, comme celui-ci l'a écrit à Neal, tapé sous une inspiration foudroyante, entre le 2 et le 22 avril 1951, est, en réalité, le fruit d'une gestation qui commence en 1947, comme l'attestent les journaux de l'écrivain. Il ne faut pas s'étonner que les carnets rédigés après 1951 en soient le prolongement.

Kerouac y souligne: «En fait, la vie m'insultait parce qu'elle n'incluait plus Gérard.» Ce profond dégoût de l'existence, souvent caché derrière l'émerveillement que suscite chez lui la beauté du continent, transparait mieux dans le tapuscrit original de *Sur la route* (plus long, plus lyrique, moins narratif) que dans le texte standard, expurgé des passages jugés obscènes en 1957 et remanié sur le conseil de Malcolm Cowley, éditeur et critique.

«Au fond, on perd son temps, alors autant choisir la folie... Tout au bout de la route américaine, il y a un homme et une femme qui font l'amour dans une chambre d'hôtel. Je ne voulais rien d'autre», lit-on dans le rouleau. Cela n'empêche pas Kerouac de dévoiler ses pulsions secrètes en jetant un regard concupiscent sur la bisexualité sans complexes de Neal. En écoutant Allen Ginsberg vanter la «grosse bite» de ce voyou sublime du Colorado, l'autobiographe approuve en hochant la tête.

Dans le contexte du rouleau, le passage sur les «Indiens universels» qui font de la route américaine la continuation de la route planétaire des peuples dominés, «où nous allions nous découvrir nous-mêmes», selon le narrateur, est plus étourdissant que celui de l'édition de 1957. Cette route, Kerouac la préfère au «monde européen» qu'il stigmatisera dans *Livre des esquisses*. Il rêve de se fondre dans l'Amérique charnelle de Neal et dans le Québec céleste de Gérard.

Collaborateur du Devoir

**SUR LA ROUTE**  
**LE ROULEAU ORIGINAL**

Jack Kerouac  
Gallimard  
Paris, 2010, 512 pages

**LIVRE DES ESQUISSES**

Jack Kerouac  
La Table Ronde  
Paris, 2010, 384 pages

POLARS

## Piégés!

MICHEL BÉLAIR

À force de laisser les livres s'empiler sur son bureau — vous avez idée du nombre de polars publiés chaque année? —, il arrive parfois que l'un d'eux se glisse dans une sorte de faille spatio-temporelle et disparaisse pour ne resurgir que des mois plus tard... C'est précisément ce qui est arrivé à ce livre terrible arrivé ici au cours du printemps et qui est entré dans une période de dormance sous un échafaudage chambranlant, à droite de mon ordinateur, avant de me rattraper, l'autre semaine.

Vraiment «terrible», ce thriller que vous ne pourrez pas vous empêcher de tout dévorer d'une traite, on vous le dit tout de suite. «Terrible» comme dans «prenant», «captivant», «irrésistible». Par son intrigue, hallucinante, autant que par ses personnages, criants de vérité.

Le roman met en scène un psychologue forcé à la semi-retraite par le Parkinson et un

tueur en série particulièrement insidieux, une sorte de fantôme dont l'auteur nous permet de lire les pensées à certains moments précis. Le professeur O'Loughlin assistera bientôt en direct au «suicide», un soir d'orage, d'une femme qui se jettera sous ses yeux d'un pont suspendu avant qu'il ne puisse tenter de la retenir. Nue, maquillée outrageusement, l'air anéanti, elle est suspendue à un téléphone portable duquel le professeur croit entendre qu'il s'échappe un mot: «Saute!» Tout juste avant qu'elle ne disparaisse... Et ce n'est que le début d'une atroce série de faux suicides «commandés» par un psychopathe de première.

**La vraie vie**

Heureusement, O'Loughlin n'est pas le seul à vouloir mettre la main sur le tueur. Péniblement, on parviendra à percer peu à peu le mystère, et le visage du coupable apparaîtra, énorme, diabolique-

ment rusé, une sorte d'intouchable prédateur criant vengeance. Entouré d'un large éventail de personnages tous déchirés à leur façon par le drame, le professeur patage dans un monde sombre où, malgré tout ce à quoi l'on peut prétendre, c'est la vraie vie ordinaire, avec ses choix difficiles, ses irremplaçables petites joies et ses leurres habituels, qui tient tout le monde dans la même nasse.

Au bout du compte, on sera frappé par la réflexion profonde surgissant du récit de Robotham, que l'on sent toujours en contrôle du moindre petit détail: une écriture intelligente, provocante souvent, irrésistible, en un mot. On en veut encore!

Le Devoir

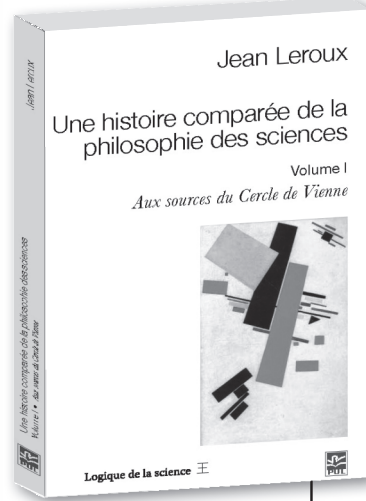
**TRAQUÉES**

Michael Robotham  
Traduit de l'anglais par Sabine Bouloungne  
Surprise&Cie, Jean-Claude Lattès  
Paris 2010, 477 pages

## Nouvelles parutions

JEAN LEROUX

PHILOSOPHIE



TOMES I ET II

Ce travail sur la philosophie des sciences comparée n'a pas d'équivalent dans le monde francophone et ailleurs.

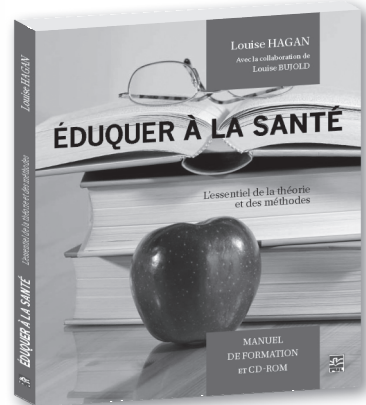
200 pages • 24,95 \$

SANTÉ

Témoignages touchants de personnes en fin de vie et de leurs proches.

354 pages • 29,95 \$

LOUISE HAGAN  
Avec la collaboration de LOUISE BUJOLD



Manuel de formation et CD-ROM

Ce manuel est un outil de formation à l'intention des professionnels de la santé et des étudiants.

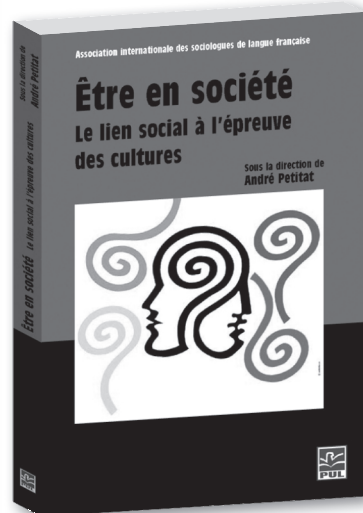
182 pages • 35 \$

SOCIOLOGIE

Sous la direction de ANDRÉ PETITAT

Vivons-nous une période de transition vers des sociétés qui puisent l'essentiel dans les différences?

304 pages • 39,95 \$

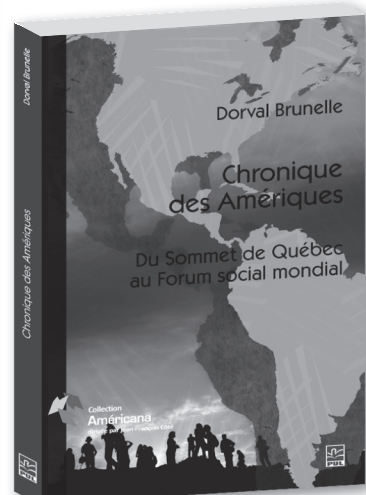


Ce livre retrace le parcours des mobilisations sociales contre la création d'une Zone de libre-échange des Amériques.

258 pages • 32,95 \$

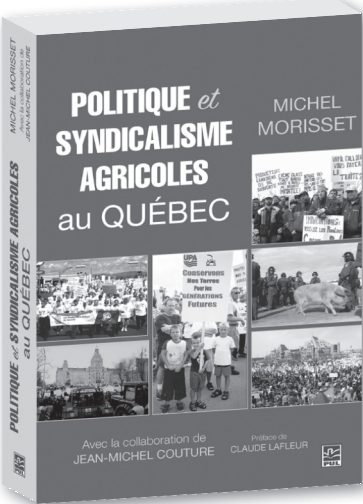
MICHEL MORISSET  
Avec la collaboration de JEAN-MICHEL COUTURE

DORVAL BRUNELLE



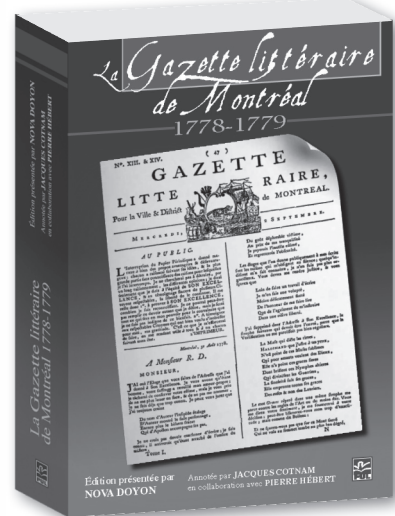
Cet ouvrage traite du développement de l'agriculture dans le cadre plus vaste de la société québécoise.

470 pages • 39,95 \$



ÉTUDES LITTÉRAIRES

NOVA DOYON  
Annoté par JACQUES COTNAM  
en collaboration avec PIERRE HÉBERT



Publiée durant l'année 1778-1779, la Gazette littéraire de Montréal innove sur plusieurs plans.

982 pages • 49,95 \$



Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Visitez les Presses

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## La gauche possible de Pierre Céré

Le porte-parole du Comité national des chômeurs décrète la faillite du projet collectiviste, anticapitaliste ou révolutionnaire



LOUIS CORNELLIER

Coordonnateur du Comité chômage de Montréal et porte-parole du Conseil national des chômeurs, Pierre Céré est un homme de gauche. Il a beaucoup tâté, dans sa jeunesse, de l'extrême gauche. Il a succombé aux tentations communiste et anarchiste. Un jour, il a rompu. Le social-démocrate Pierre Céré, aujourd'hui, est toujours un homme de gauche et, avec *Une gauche possible*, il vient de signer un livre courageux que ses anciens camarades lui pardonneront difficilement.

Céré, en effet, décrète la faillite du projet collectiviste, anticapitaliste ou révolutionnaire. Il en parle comme d'une «gauche impossible et non souhaitable», qui «porte en elle, intrinsèquement, les germes du totalitarisme». Son jugement ne s'applique pas qu'à la gauche radicale d'hier, mais aussi à celle d'aujourd'hui. «Cette gauche», écrit-il, «qui publie des Cahiers du socialisme», même nouveaux, qui nous entretient du capitalisme-impasse et de l'«Empire», qui affirme que l'avenir est de son côté et qui veut donner un sens, le sien, à notre révolte, n'est en réalité qu'une résurgence de ces mêmes vieux démons jacobins, voire stalinien.»

Céré reste militant, mais il affirme aujourd'hui «que le système dans lequel nous vivons, la démocratie, recèle tous les éléments et tous les leviers nécessaires pour nous faire avancer vers une société plus

juste» et que «la justice sociale doit être résolument soudée à un projet démocratique». Les gauchistes, on les entend déjà, vont pousser les hauts cris.

### Un exercice de mémoire

Il y a pourtant, insiste Céré, un nécessaire exercice de mémoire à faire, afin d'en finir avec cette gauche impossible. Le militant, dans cet ouvrage, fait le sien. Né à Rouyn-Noranda, dans un quartier assez pauvre habité par d'anciens militaires, Céré revendique tôt son appartenance aux classes populaires. Il fréquentera tout de même une école secondaire privée, avant de la quitter par militantisme. À 11 et 14 ans, aux élections de 1970 et de 1973, il fait du porte-à-porte pour le Parti québécois. Il vit parfois de grands moments de solitude, à l'école, en faisant «l'apprentissage de cette dichotomie entre, d'une part, la volonté et la passion qui peuvent nous animer à vouloir changer l'ordre des choses et, d'autre part, le peu de participation que cela peut parfois susciter, sinon d'être confronté à la dépolitisation et au désintérêt le plus complet».

À 16 ans, Céré se joint au groupe marxiste En Lutte!, qu'il quitte moins de deux ans plus tard, «un peu saoulé par son dogmatisme et ses pratiques staliniennes». De 18 à 30 ans, il flirte avec l'anarchisme, mais il finit par y retrouver «le même dogmatisme». Il participe, ensuite, à la révolution salvadorienne, fait du militantisme au Chili, mais les pratiques qu'il découvre (dogmatisme, règlements de compte entre militants d'un même groupe) le forcent à conclure à l'échec du projet révolutionnaire. «Quand j'ai lu, résume Céré, une entrevue faite avec le réalisateur Robert Guédiguian, nous expli-

quant que son père était anarchiste, sa mère communiste, qu'ils ont divorcé, et que voilà le grand drame du mouvement ouvrier, je comprenais très bien ce qu'il exprimait.»

Le capitalisme, constate Céré, est là pour rester, mais il a besoin d'être régulé. Aussi, l'échec du projet révolutionnaire ne signifie pas qu'il faille se tourner vers la droite, mais vers la gauche démocratique et réformatrice. C'est elle qui a permis les avancées sociales au XX<sup>e</sup> siècle: statut de la femme, assurance maladie, accès à l'éducation, normes du travail, etc. Elle a fait la preuve que le capitalisme peut évoluer pour le mieux, comme en fait foi le modèle québécois, actuellement malmené, d'un État interventionniste, favorable à la consultation et au dialogue.

### La lutte doit continuer

Tout, bien sûr, n'est pas parfait et la lutte doit continuer. Sur le plan de la gouvernance, Céré plaide pour plus de transparence de la part des dirigeants, déplore la partisanerie politique excessive qui empêche des coalitions parlementaires sur certains enjeux précis, en appelle à la mise en place de mécanismes de consultation de la population et à un mode de scrutin légèrement modifié dans une logique proportionnelle.

Il rappelle aussi l'importance capitale des contre-pouvoirs que sont les syndicats, les groupes sociaux et les groupes représentant les minorités. «Il n'y a plus de spectre communiste», écrit-il, «et si les classes dirigeantes font de l'insomnie, ce n'est pas à cause de cette idée, mais bien plus à cause d'un syndicat qui s'organise.» Céré n'en est pas moins sévère à l'endroit de pratiques syndicales douteuses (corporatisme, collusion) et de la «bien-pensance» de

certaines groupes sociaux (comme ces groupes qui organisent des manifestations violentes pour dénoncer la brutalité policière).

Déçu par Québec solidaire, «coincé dans un cadre idéologique», et par le PQ, «en panne totale d'inspiration», Céré ne croit plus au Grand Soir, mais il propose néanmoins des idées pour «relancer le projet démocratique»: augmentation des tarifs d'électricité pour les riches qui surconsument, développement du transport en commun, médecine de proximité, partage du temps de travail, politique d'accès à la propriété plutôt que logements sociaux, etc. Son programme prône une solidarité lucide.

Les considérations sur la question identitaire sont peut-être le maillon faible de cet ouvrage. Céré, en effet, semble confondre le «Nous» culturel défendu par le PQ avec un retour au «Nous» ethnique. De même, sa proposition «d'évacuer le projet d'indépendance du Québec» pour lui préférer une démarche en faveur d'un statut particulier apparaît déjà désuète. Cela a été beaucoup essayé, sans succès. Une gauche possible ne peut être tenue à l'impossible dans ce dossier.

C'est en plaidant avec force et émotion pour une vraie gauche vraiment démocratique que Pierre Céré fait preuve d'un remarquable courage et d'une belle lucidité dans ces pages.

louisco@sympatico.ca

### UNE GAUCHE POSSIBLE

CHANGEMENT SOCIAL ET ESPACE DÉMOCRATIQUE

Pierre Céré  
Liber  
Montréal, 2010, 114 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Le curieux destin de Victor Serge

CHRISTIAN DESMEULES

Curieux destin que celui de Victor Serge, écrivain de langue française apatride, socialiste errant, antistalinien jusqu'à son dernier souffle. Né Victor Napoléon Lvovitch Kibalchitch à Bruxelles en 1890, il est condamné à cinq ans de prison en 1912 pour avoir hébergé et refusé de dénoncer les principaux membres de la fameuse bande à Bonnot (dont la police croyait qu'il était le cerveau), on le retrouve en Russie en 1919 où, passé de l'anarchisme au marxisme, il se met au service de la révolution.

«Un écrivain russe écrivant en français», résume avec justesse Susan Sontag dans un texte de 2004 qui sert de postface à cette nouvelle édition, cela signifie que Serge demeure absent, même dans les notes de bas de page, des histoires de la littérature moderne française et russe.» Il est vrai que, peu lu, auteur de plusieurs romans et d'essais édités au compte-gouttes, Victor Serge a une postérité difficile.

Membre de l'opposition de gauche soviétique, associé à la mouvance trotskyste, il est condamné à trois ans d'exil intérieur dans l'Oural en 1933. Il n'est pas exagéré de croire que, sans la campagne de soutien organisée par des écrivains occidentaux en sa faveur (dont Gide, Malraux et Romain Rol-



land), il n'aurait probablement pas survécu encore longtemps. Expulsé de l'URSS en 1936 manu militari, déchu de sa citoyenneté, Victor Serge se rend au Mexique en 1941, où il a pu poursuivre son œuvre d'écrivain. Il est mort d'un infarctus en 1947, sur la banquette arrière d'un taxi à Mexico.

Avec *L'affaire Toulaev*, d'abord paru de manière posthume en 1948, c'est le roman froid du totalitarisme soviétique que Victor Serge a écrit. Une dissection posée, méthodique et sans lyrisme, écrite superbement dans la tradition des grands romans russes, qui nous dévoile les effets de cette monstruosité paranoïaque et bureaucratique à l'œuvre der-

rière les grandes purges staliniennes des années 30.

On y suit quelques trajectoires exemplaires qui convergent toutes, d'une façon ou d'une autre, vers «l'affaire Toulaev»: l'assassinat en plein jour, jamais élucidé, d'un haut dirigeant du parti. Un événement qui rappelle l'assassinat de Sergueï Kirov en 1934, habilement récupéré par Staline, et qui a ouvert la voie aux spectaculaires procès de Moscou.

Comme le croquemitaine géorgien, «le Chef» du roman de Victor Serge en profite lui aussi pour faire le ménage parmi les vétérans de la révolution d'Octobre, anciens compagnons de route bolcheviques de Lénine. Tandis qu'au même moment, loin des projecteurs, plusieurs centaines de milliers (peut-être même des millions) de citoyens «ordinaires» étaient exécutés ou envoyés dans des camps de travail.

### Des créations

Contrairement à Arthur Koestler qui, dans *Le Zéro et l'Infini*, a reconnu s'être inspiré d'individus réels, Serge se revendique de la fiction pure. Ses personnages sont avant tout des créations: un assassin fortuit, des apparatchiks cernés de toutes parts et jamais complètement dupes d'un système qu'ils ont contribué à façonner, une armée de fantasmes anonymes téléguidés par une force qui peut disposer de

leur vie à tout instant. Des hommes et des femmes emportés par la marée.

Vingt ans après la Révolution russe, au sein d'une «société nouvelle rongée par de vieilles maladies», ils sont peu nombreux ceux qui auraient pu prédire que le prix de la vie humaine tomberait aussi bas. Procès absurdes, mascarades terriblement sérieuses, rouages bureaucratiques et procédés qui visent à broyer tous les soupçons. Comme on mène des animaux à l'abattoir, la machine stalinienne avance avec la fatalité des grandes machines à vapeur, collectionnant les aveux imaginaires de crimes qui n'existent pas.

«Rien ne se fait, dans l'histoire, qui ne soit de quelque façon rationnel. Les meilleurs doivent parfois être broyés car ils nuisent, précisément parce qu'ils sont les meilleurs.» L'auteur des *Mémoires d'un révolutionnaire*, qui était peut-être à sa façon l'un des meilleurs («d'un des héros moraux et littéraires les plus envoûtants du XX<sup>e</sup> siècle», écrit encore Sontag), nous raconte dans son ultime roman le drame des idéaux trahis.

Collaborateur du Devoir

### L'AFFAIRE TOULAËV

Victor Serge  
suivi de *Non éteint (l'affaire Victor Serge)* par Susan Sontag  
Liber éditeur  
Montréal, 2010, 504 pages

## Que peut la police ?

LOUIS CORNELLIER

L'éminent criminologue Maurice Cusson, de l'Université de Montréal, jouit d'une réputation internationale méritée. Ses ouvrages, à la fois savants et accessibles, éclairent un domaine, celui du crime, au sujet duquel les idées reçues sont légion. Paru en 2005, *La Délinquance, une vie choisie* (Hurtubise HMH), son précédent ouvrage solo, avait été salué dans nos pages.

Dans *L'art de la sécurité. Les enseignements de l'histoire et de la criminologie*, Cusson se penche sur «l'influence de la police sur la criminalité». Certains criminologues, en effet, défendent la thèse selon laquelle «la police ne peut pas avoir d'impact sur les délinquants» puisque ceux-ci sont «incapables de se contrôler». Cusson, en combinant histoire et criminologie expérimentale, conteste cette thèse et expose «l'histoire parallèle des progrès manifestes dans l'art de la sécurité suivis de décroissances avérées de la criminalité», dans cinq dossiers historiques: baisse marquée des homicides en Occident entre le XVI<sup>e</sup> siècle et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, déclin du brigandage à la même époque, lutte policière ef-

ficace contre la criminalité urbaine dans le Londres du XIX<sup>e</sup> siècle et le New York de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, succès relatif de la répression des réseaux criminels (Hells Angels du Québec) et contribution de la sécurité privée — notamment en matière de technologies de protection des espaces — à la décroissance du crime.

Les policiers et autres intervenants du domaine de la sécurité tireront profit de cet ouvrage solidement étayé. Ils y apprendront, par exemple, qu'une simple augmentation du nombre de policiers, si elle ne s'accompagne pas d'intentions précises visant à résoudre un problème spécifique, reste sans effets. Le grand public intéressé par ces questions, intimement liées à la qualité de nos démocraties, sera lui aussi grandement instruit par cet essai au propos riche et clair.

Collaborateur du Devoir

### L'ART DE LA SÉCURITÉ

LES ENSEIGNEMENTS DE L'HISTOIRE ET DE LA CRIMINOLOGIE  
Maurice Cusson  
Hurtubise  
Montréal, 2010, 344 pages

EN BREF

### Histoire de clercs

Pour exposer les réalisations de sa communauté, l'historien Léo-Paul Hébert n'a pas fait les choses à moitié. Imposant ouvrage de près de 1000 pages, *Les Clercs de Saint-Viateur au Canada, 1947-1997* (Septentrion, 2010) établit l'apport de cette congrégation à l'éducation québécoise et à l'Église en général, tout en retraçant les facteurs qui l'ont fait évoluer (Vatican II, Révolution tranquille) durant cette période. Les Clercs, rappelle Hébert, furent de grands pédagogues, notamment dans le monde des arts. Ils ont marqué, entre autres, le monde de la musique, avec les Fernand Lindsay et Rolland Brunelle, et le monde du cinéma, avec le frère Léo Bonneville. L'histoire que signe le père Hébert est



SOURCE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Le père Fernand Lindsay était clerc de Saint-Viateur.

un peu austère, mais rigoureuse et détaillée. Elle rend justice à cette «communauté qui cherche», selon la formule utilisée par le père Kenneth Morris pour définir le charisme des siens. — *Le Devoir*

### Avoir et être un corps

Dans la culture contemporaine, le corps est l'objet de bien des attentions. Or ce corps

qui nous obsède est souvent un «corps-machine» cartésien, dissocié de la personne qui en dispose. Dans *Repenser le corps humain* (Médiaspaul, 2010), la théologienne Marie-Thérèse Nadeau critique ce culte du corps contemporain, fondé sur un nouveau dualisme corps/personne qui remplace l'ancien, qui opposait le corps à l'âme. «Le corps», écrit-elle, «représente pour quelqu'un sa manière d'être au monde, bien mieux, sa manière unique d'être au monde.» Le corps, au fond, «est l'objet que chacun a et est» et «la vie humaine est spirituelle et corporelle de part en part». Aussi, même dans une perspective chrétienne, le dualisme est à rejeter. Marie-Thérèse Nadeau propose donc une philosophie du corps pour aujourd'hui. — *Le Devoir*

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

François Dallaire  
*Lettres au Prophète de la part d'un impie*

Liber  
152 pages, 18 dollars